

Georges Navel : « J'... livres à écrire. » Fin 1943, à sa promesse d'abondance, il écrit cet essai biographique qui mérite une meilleure place dans son oeuvre tant l'auteur du *Hussard sur le toit* parle de lui de manière détournée. L'ancien poilu de Verdun, retiré à Manosque, fait un examen de conscience après son séjour en prison consécutif à ses activités pacifistes du début de la Seconde Guerre mondiale. Son but est de rendre un hommage appuyé au poète latin qui lui enseigna l'amour de la nature, source de son bonheur de vivre.

Jean Giono commence le récit par la naissance du petit garçon, dégingolé sur l'herbe fraîche, soixante-dix ans avant Jésus-Christ. Ce berceau naturel préfigure une vie au milieu des paysans, des bergers, des vergers d'oliviers et des villas sauvages accrochées aux rochers. Ce

mer une seconde chance... vocabulaire inusité (sous-entrière; églogue; cour-bache), Giono abandonne, dès la page 25, celui qui a mis « toute sa terre dans ses vers », afin de raconter ses propres années d'apprentissage. L'occasion de donner de très beaux chapitres sur son enfance, entre une maman blanchisseuse et un papa cordonnier, préambule de joies insoupçonnées à son passage au Compitor national d'escrime où il « tripotait » plusieurs millions par jour. Aucun billet ne sentait aussi bon que la harde de lard... « Je suis l'enfant de la vieillesse de mon père qui pleura à l'enterrement de Victor Hugo », dit-il, célébrant leurs années communes de pauvreté. Persuadé que le vrai titre des livres est le nom de leur auteur respectif, le lecteur Giono fait don de sa personne à l'écriture, juste



Jean Giono en 1950

après la fin du collège. Ainsi, le 20 décembre 1911, lorsque le facteur apporta un petit colis des Garnier Frères, il lui sembla accueillir non pas *Les Géorgiques* mais Virgile lui-même. A cette époque les espérances paternelles d'un monde de paix étaient loin de se doubler des conflagrations à venir. Avant qu'il ne soit une nouvelle fois emprisonné, à la

Libération, pour une fausse accusation de collaboration, Giono anticipe un « immense Moyen Âge » qui se signalera à l'attention des archéologues par « des charniers superposés ». Cette prose, héritière du *De natura rerum*, de Luèce, contient « le vent qui mélange la nuit avec le feuillage des arbres ». Maitrise d'un style.

BERNARD MORILINO

Les descentes aux enfers de Bernard-Henri Lévy

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE, LE MAL ET LA FIN DE L'HISTOIRE précédé de LES DAMNÉS DE LA GUERRE par Bernard-Henri Lévy 414 p., Grasset, 17,99 €

Un livre gigogne. Le premier tiers est composé de cinq poignants récits de voyages effectués dans des pays livrés

depuis des années à la guerre civile : l'Angola, le Sri Lanka, le Burundi, la Colombie, le Sud-Soudan, dont le quotidien *Le Monde* avait déjà publié l'essentiel du 30 mai au 4 juin 2001. Nul ne s'intéresse vraiment au sort des morts vivants de ces tueries absurdes, dont le sens échappe même à ceux qui les commettent. Ces reportages, très « impressionnistes » sont ponctués d'une cinquantaine d'appels de note, que le phi-

losophe hésite à qualifier : commentaires, repentirs, ex-croissances, lambeaux de mémoires, gloses, ellipses, palimpsestes... En fait, tout au long de cette descente vers l'enfer, le philosophe escorte le reporter. Fort de son expérience, Bernard-Henri Lévy pourfend tous ceux de Hegel à Henry de Montherlant, qui ont osé exalter les diverses vertus de la guerre. Non qu'elle soit aveugle ou éclairée par la

terrible lumière d'une « foi mortifère », elle est hideuse, toujours et partout. Portées par un style très travaillé et des formules percutantes (« le kamikaze est la grimace d'un héros, l'ombre d'un martyr ») et malheureusement servies par l'actualité, ces réflexions tendent à démontrer que, comme le sexe et comme la mort, la guerre fait intégralement partie de la condition humaine.

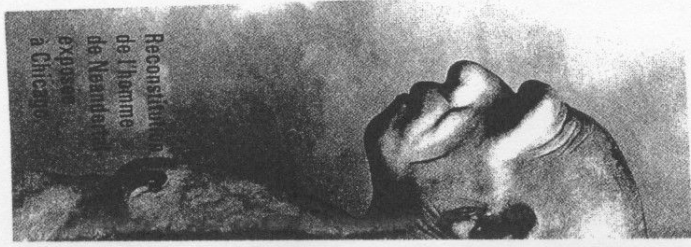
GUY ROSSI-LANDI

romancier que l'on en avait presque oublié qu'il était aussi médecin. Médecin pratiquant de surcroît. Depuis quelques semaines, nous n'entendons plus que lui sur les ondes. Pas

L'homme qui domina l'Éi

LE COLLIER DE NEANDERTAL par Juan Luis Arsuaga traduit de l'espagnol par Sara Vassallo 344 p., Odile Jacob, 22,87 €

Que reste-t-il des cent milliards de bipèdes qui nous ont précédés sur la Terre ? Quelques peintures rupestres, des pierres taillées et surtout des os. Des crânes, des tibias et des cubitus qui permettent aux spécialistes de reconstruire une histoire longue de trois millions d'années. Comme la plupart de ses confrères, le paléontologue espagnol Juan Luis Arsuaga est avant tout un homme de terrain. C'est en se fondant sur ses propres fouilles dans la Sierra d'Atapuerca, près de Burgos, qu'il nous raconte une épopée dont les personnages se nomment Lucy, *Homo habilis*, *Homo erectus* et *Homo sapiens*. Mais son héros favori, c'est bien sûr l'homme de Neanderthal, cet Hercule sans menton et au front fuyant qui domina l'Europe pendant un éternité, avant de disparaître brutalement de son dernier bastion, la péninsule Ibérique, voilà environ trente mille ans. Arsuaga sait tout ou presque de



Reconstitution de l'homme de Neanderthal exposé à Chicago.